

# Prêcheur, chroniqueur, même combat ?

**P**as à dire, il y a quelque chose de Sisyphe dans le job de chroniqueur. Chaque fois, tu essayes de pousser le rocher jusqu'au sommet de la montagne, et chaque fois, invariablement, fatalement, il retombe. N'est-ce pas aussi le répétitif et parfois insensé destin du plumeur censé apporter à de patientes ouailles la bonne parole ? Ou des lumières ? Ou tout simplement une humeur ou un état d'âme.... Ou rien du tout, au fond ?

Mais chez les chroniqueurs tout comme chez les prêcheurs, on sait qu'une panne de sujet est en soi un sujet. Elle fournit le vide habité d'imaginaire qui permet de construire ta baraque au milieu de nulle part. Rien de bien fastueux ! Quelques planches assemblées pour t'abriter du vent ! Vieilles ficelles de nomade !

Le hic, c'est que cette panne survient épisodiquement. Comme un fruit de saison du temps où les saisons existaient encore... En tout cas, il est dans l'ordre des choses qu'elle puisse advenir. Ce qui paraît cependant paradoxal, c'est qu'elle arrive en général, et en catimini, en des temps où l'actualité est pourtant foisonnante. On le voit bien en ce moment. Ça dézingue partout.

Ça grince partout. Ça encercle partout. Ça contracte des alliances contre nature partout. Ça débloque partout... Partout !...

Et, devant, rien ne vient. Catastrophe !

Quand tu épuises ta veine à rattraper tes mirages en retard, il ne te reste plus d'espace mental à consacrer à l'actualité.

Tiens, un exemple. J'ai lu à peu près tout ce qui s'est écrit sur les événements de Cologne sans que

cela suscite en moi autre chose que les clichés réchauffés que l'on peut observer de part et d'autre. Débat tragiquement banal, perclus de poncifs, noué autour d'une question complexe avec de l'invective enrobée d'idéologie et de pseudo-savoir.

Un intérêt nouveau pour l'approche profonde et originale de ce que l'on appelle désormais «le syndrome de Cologne» s'est réveillé à la lecture de ce texte de l'ami Nadir Marouf publié dans *Le Quotidien d'Oran* du jeudi 10 mars 2016. Ce texte de fond rappelle qu'une spécificité par rapport au sexe dans l'islam des musulmans n'est qu'un épiphénomène culturaliste qui n'élimine pas le fondement archétypal du rapport à l'Eros, lequel concerne l'humanité. Quel soulagement ! Voilà qui remet les pendules du débat à l'heure qu'il est : l'heure de la provocation médiatique facile d'un côté et de l'effet de meute de l'autre ! Ah cette satanée guerre des civilisations assise par Huntington ! Prise en charge par les médias, les politiques et l'édition, ça donne ça. Du buzz à n'en plus pouvoir !

Mais il y a des Nadir Marouf. Heureusement pour nous ! Derrière ce langage qui peut paraître savant, il nous signifie tout simplement que puisque l'homme est sexué, le rapport à l'Eros chez lui se rapporte à l'être humain en tant que tel et ne saurait se réduire à une seule religion. A lire.

Mais écrire ? Et quoi ? La panne persiste, et je crains qu'aucun sujet d'actualité n'en vienne à bout.

Ni l'étrange réchauffement des relations diplomatiques entre l'Égypte et Israël. Un réchauffement qui se manifeste notamment par la visite officielle au Caire de Dore Gold, cadre de haut rang du ministère des Affaires étrangères israélien, considéré comme un faucon, en vue de la réouverture de l'am-

bassade d'Israël fermée depuis quatre ans. De son côté, Le Caire nomme de nouveau un ambassadeur à Tel-Aviv.

Ce mariage de la carpe et du lapin est la conséquence de la conviction que les intérêts des Israéliens et des Égyptiens sont liés dans la confrontation avec les deux visages de l'islamisme politique : l'Iran d'un côté, Daesh et le Hamas de l'autre. Soit dit en passant, le rapprochement entre Daesh et le Hamas n'est pas nécessairement judicieux, le Hamas étant vécu comme une force de résistance.

Ni ce mystérieux repentir de Daesh qui a remis à la chaîne britannique Sky News une liste de 22 000 noms de membres de l'Etat islamique. Pêche miraculeuse. Et quelque peu mystérieuse, à l'évidence. A l'heure qu'il est, les services occidentaux se demandent encore, sans jeu de mots sacrilège, si c'est du lard ou du cochon.

Ni le ralliement de Noirs et de Latinos à ce sympathisant du Ku-Klux-Klan qu'est ce Donald Trump. Le candidat républicain à la présidentielle américaine détrône G. W. Bush dans le hit-parade du racisme et de la bêtise.

Ni les algarades saoudiennes à l'encontre de l'Algérie. Voilà un pays fait de bric et de broc, auquel le pétrole permet d'acheter tout ce qu'il veut et de clouer le bec à n'importe qui dans le monde, qui utilise sa force de frappe financière selon les humeurs de ses protecteurs. En ce moment, dans son viseur, il tient l'Algérie.

Donc, en dépit de tous ces sujets, et d'autres, et d'autres encore, Sisyphe reste de marbre. Il ne pense rien, ne voit rien, n'entend rien. Il sait juste qu'il doit porter le rocher jusque là-haut et qu'il doit se retirer précipitamment pour ne pas être écrasé par sa chute. La panne demeure entière. Alors on se



Par Arezki Metref  
arezkimetref@free.fr

rabat sur des images qui vous habitent pour remplir le vide. Le chroniqueur qui a le mieux décrit l'état de compression entre d'un côté l'obligation de remettre sa chronique, et de l'autre l'absence retorse de sujet, est ce personnage d'Aziz Nesin, l'écrivain turc, dans une nouvelle intitulée *Sisyphe à huit pattes*.

Il y raconte l'histoire de ce chroniqueur qui doit remettre un article tous les jours. Un jour, justement il est en panne de sujet. Il décide de prendre une douche.

Et là, il voit une araignée qui essayait de grimper les parois de sa baignoire. Elle arrive en haut et elle dégringole. Ça lui fournit le sujet de sa chronique.

N'est-ce pas l'effort vain et créatif de Sisyphe qu'accomplit l'araignée ? Chaque fois qu'une panne de sujet inspire un repli, je repense à cette nouvelle d'Aziz Nesin. Mais même ce recours est réchauffé. Hum ! J'y suis allé dans une chronique de... 2008...

A. M.

**POUSSE AVEC EUX !**

Par Hakim Laâlam

hlaalam@gmail.com  
@hakimlaalam

## L'inauguration de l'inauguration inaugurale !

Face à l'hostilité affichée de l'Arabie Saoudite à son encontre, l'Algérie réagit et décrète : l'année prochaine, le Hadj à...

... Copacabana !

Ne riez pas ! Ne persiflez pas ! Ce n'est pas une hérésie d'inaugurer une infrastructure déjà... inaugurée auparavant. Parfois des mois, voire des années avant. Sellal en le faisant à Annaba n'a fait que confirmer le génie algérien. Décryptons ce génie-là. D'abord, ici, en DZ-Land, nous ne sommes pas des suiveurs. Partout dans le monde, on inaugure une seule fois un projet livré. Et pourquoi diable faire chez nous ce que toute la planète fait déjà très bien sans nous ? L'Histoire retiendra donc que nous avons inventé ce concept révolutionnaire de «l'inauguration à répétition». D'ailleurs, j'invite la chefferie du gouvernement à déposer un brevet avant que des envieux – à l'image des Marocains ou encore des méchants Mauritaniens à qui nous avons tout appris par le passé, comme pêcher leur poisson – pourraient nous chiper notre invention. L'inauguration de l'inauguration inaugurale est tout, sauf un acte inutile, démagogique et électoraliste.

D'abord, parce que paraîtrait-il, il n'y a pas d'élections en vue avant 2019 et que le Raïs tant aimé et chéri de tous ira jusqu'au bout de son peuple. Ensuite, l'avantage avec un ouvrage d'art, une usine ou une quelconque réalisation que tu inaugures pour la seconde fois de suite, voire pour la troisième et suivante, c'est que tu peux ainsi vérifier ce qui a été réellement fait depuis l'inauguration première, originelle. En inaugurant une forêt récréative du côté de Berrahal, il y a plusieurs mois de cela, Sellal, lorsqu'il revient aujourd'hui, peut recompter les arbres et vérifier sur place s'il n'en manque pas à l'appel. Ne riez pas, là aussi. On m'a raconté des histoires incroyables sur ces plantes louées à prix d'or auprès de pépiniéristes, installées en pots, vite fait, sur le passage des responsables venus d'Alger et récupérées le soir par le pépiniériste, après le départ des officiels ! C'est un business ! Et Sellal peut parfaitement demander à haute voix au wali qui l'accompagne : «Dis-donc coco ! Elle est où, la forêt de la dernière fois ?» A coup sûr, c'est le buzz assuré le soir au JT ! Tu t'imagines ? Un Premier ministre qui a perdu une forêt ? De quoi fumer du thé pour rester éveillé à ce cauchemar qui continue.

H. L.

